

la vie militante, c'est sur la base de modèles de vie petits-bourgeois.

La vraie discontinuité, elle tient à la disparition des traditions ouvrières non politiques, aux éléments de culture populaire que le prolétariat transportait transformées par lui et bien souvent très appauvries et que le troisième âge du capitalisme a définitivement détruites (22). De ce fait, non seulement la culture offerte aux masses est celle de la bourgeoisie (sous forme d'idéaux petits-bourgeois) mais les éléments de contre-culture sont également petits-bourgeois. Que les dérives et happenings qui, effectivement sentent « le fric » et l'« oisiveté », d'une Kate Millett, apparaissent à D. A. et A. B. comme un état de « presque communisme » (p. 42) qu'ils s'empressent de protéger en décidant péremptoirement que cette vie d'ennui et de nausée placée sous le signe des étreintes furtives, de l'alcool et de la drogue ne peut sembler « *dérisoire et insupportable* » que par « *raidissement moralisateur* » en dit long sur l'étendue du mal jusque dans nos propres rangs.

Kate Millet ne représente par un paradoxe américain que serait celui d'un ghetto de vie communiste dans un océan de situation non révolutionnaire, mais au contraire la logique de l'enlèvement d'une partie du mouvement des femmes dans son lieu de renaissance (alors sur la base d'une situation de radicalisation de masse) comme conséquence du reflux générale présent. Quand D. A. et A. B. écrivent : « *Aujourd'hui encore, une compréhension synthétique d'un point de vue de classe de la montée du mouvement féministe nous fait défaut, et nos perspectives révolutionnaires sur ce terrain sont tout entières engluées dans la crise d'identité des militantes révolutionnaires* », ils ne peuvent parler qu'en leur nom propre, car une telle compréhension ne nous fait pas défaut, mais ses éléments restaient simplement inassimilés par une partie de la génération en question qui s'est trouvée submergée par d'époustouflantes théorisations féministes ultra-gauchistes, des extrapolations anthropologiques et pseudo-psychanalytiques qui ne commencent à refluer que maintenant que les instruments du marxisme sont appliqués à un phénomène social qui n'a rien de mystérieux ni de particulièrement difficile. D'autre part, nos perspectives en ce domaine ne sont pas plus engluées que nos militantes le seraient dans leur « crise d'identité » — formule qui appartient tout entière aux fumées pseudo-théoriques évoquées ci-dessus, et qui renvoie à une nature féminine étrangère à l'histoire.

Ce sont les « micro-sociétés », les « communautés » de retour à la nature ou de fumeurs de haschisch qui s'engluent et s'empêtrent dans leurs « crises d'identité », cherchant leur petite révolution moléculaire, les yeux fixés sur leur nombril. La tension vers le but aujourd'hui comme hier ne peut coexister avec ces abandons et ces autocomplaisances. Il n'y a pas de tapis volant vers le communisme. Il exige effort conscient, discipli-

ne, lutte avec soi-même, tenue morale, sens d'être porteur de civilisation.

La réalité étant dialectique, il n'y a pas de continuité sans discontinuité, et vice versa. C'est pourquoi nous parlons de « léninisme d'aujourd'hui » de même que notre féminisme procède par critique et développement de celui de nos maîtres, de Marx et Engels à Kollontai. Mais pas plus que Lénine, nous n'avons à accepter le moindre compromis idéologique avec les nouveaux « chercheurs de dieu ».

Le fait que l'ensemble de la société bourgeoise entre en décomposition et que, par conséquent, la remise en question de la vie bourgeoise se produise du haut en bas des structures sociales, en entraînant des éléments de plus en plus nombreux des classes non révolutionnaires dans le champ de sa contestation a des conséquences contradictoires. Les principales sont positives qui, potentiellement, tendent à regrouper ces éléments autour et sur les bases du prolétariat. Mais le retard politique de celui-ci incline les « révoltes petites-bourgeoises » à s'ériger en capacité égale, voire supérieure, à la lutte de classes. Dans la période politiquement difficile de lutte pour la conquête du prolétariat contre les directions réformistes qui font un énorme effort pour habiller de peau neuve leurs systèmes d'emprise traditionnels, l'ultragauchisme petit-bourgeois se fait insolent jusqu'au terrorisme intellectuel : radicalisme féministe-sexiste, écologisme interclassiste, spontanéisme antibolcheviste, théories diverses de la jouissance « tout, tout de suite » condamnent sans appel la politique « politiste » du marxisme révolutionnaire contraint à reprendre l'inévitable patient travail de luttes, usine par usine, syndicat par syndicat, industrie par industrie où il ne suffit pas d'avoir le verbe haut et l'accès facile aux mass media pour s'imposer.

Dans cette situation, toute tentative de minimiser la continuité et l'acquis théorique que ce soit par ignorance, masochisme ou fausse modestie manœuvrière, sera à bon droit suspecté par le marxisme-révolutionnaire de compromis avec la confusion démobilisatrice et démoralisatrice.

La vie militante est dure, oui ! Mais elle l'a toujours été, et bien plus aux époques de contre-courant quasi absolu. Ce n'est pas d'aujourd'hui que les « normes » et les conditions bourgeoises pèsent sur le militant. Ce qui est d'aujourd'hui, c'est que la conscience s'en est étendue à une échelle de masse. Malheureusement, le ras-le-bol et la volonté de « changer la vie » ne changent pas *ipso facto* la durée du travail, le montant des salaires, les déterminations profondes et les comportements traditionnels des hommes et des femmes, le désir d'enfants et l'aliénation supplémentaire que leur présence entraîne, etc.

Comment vivent donc les militants aujourd'hui ? Pour la plupart, comme ceux d'hier, tout simplement ! Pour la plupart, en couples, plus ou

moins durables, et qui, le plus souvent, se consolident d'autant plus qu'ils durent. Certes, la proportion d'homosexuels des deux sexes a augmenté avec le début de levée des préjugés dans les milieux militants, mais si cela correspond à moins de souffrances pour une certaine proportion d'entre eux et elles, sont-ils plus aptes que les hétérosexuels à unifier les éléments de leur vie ? Ce serait à démontrer.

Reste la petite minorité qui vit en communauté. Le mot recouvre des réalités très diverses, depuis les associations pratiques de copains, parfois en couples, jusqu'aux phalanstères pratiquant la communauté sexuelle. Où est la vie bourgeoise dans tout cela ? Prétendre la voir ici ou là serait réduire à la vie non bourgeoise à tel ou tel comportement sexuel. La forme d'association de vie privée la plus dépourvue de possessivité n'évite aujourd'hui ni les conditionnements comportementaux et affectifs différents des deux sexes ni la glu des rapports sociaux ni la combinaison des deux.

Si donc — ce dont personne ne doute maintenant parmi nous — le marxisme révolutionnaire doit intégrer tous les domaines de la subversion de la vie quotidienne dans son programme de révolution permanente, cela ne saurait se faire autrement que comme contreforts de la lutte pour le pouvoir prolétarien, comme éléments d'une stratégie. Or, une stratégie révolutionnaire suppose — comme toute autre — une organisation intégrée des éléments. Non pas une addition de « secteurs », de « terrains » (A. B.-D. A. p. 30), comme autant de petits champs de bataille à côté du grand, mais une intégration, dans l'interdépendance étroite des éléments nouveaux, sur l'axe unique de la lutte de classe prolétarienne vers le renversement révolutionnaire de la bourgeoisie.

Le beau mélange à la mode des fronts : femmes, homosexuels, enfants, fous, etc. appelés à s'aligner au côté du front prolétarien pour lui venir en renfort est du pire confusionnisme.

Les femmes constituent la moitié de l'humanité, et leur place est cruciale dans la stratégie révolutionnaire. Encore ne faut-il accepter aucune des deux mutilations de leur cause trop souvent opposées en un dialogue de sourds : soit les réduire à une oppression spécifique interclassiste et supposée immuable au travers de l'histoire, soit au contraire réduire leur cause à celle des femmes-prolétaires.

Si la lutte prolétarienne a en général manqué d'une dimension féministe, si, plus, le mouvement ouvrier a manifesté de la misogynie en toutes périodes, le mouvement des femmes serait aveugle de ne pas voir qu'en dépit de cela l'histoire du féminisme est portée et scandée par les montées et reculs du mouvement ouvrier, ce qui fonde bien l'objectivité du lien cause des femmes/cause du prolétariat. Le problème de notre temps consiste à réunifier lutte de classes et lutte d'émancipation des femmes, d'unifier totalement marxisme et féminisme (ce dernier mot, notons-

le, qui fut longtemps entendu comme doctrine petite-bourgeoise de la cause des femmes et, comme tel, rejeté par les femmes les plus radicales). Si le féminisme révolutionnaire déborde largement la théorie de la lutte des classes, en cela qu'il tend à subvertir des déterminations plus profondes que celles de la société bourgeoise, ses principes sont tout entiers dans le marxisme, dès ses origines et il est une dimension essentielle de la révolution sociale qui, aujourd'hui, ne peut d'ailleurs guère être sérieusement envisagée sans participation des femmes, massive et à tous les niveaux.

L'homosexualité se place à un tout autre plan. Alors que les revendications féministes bouleversent les cadres les plus solides de l'oppression sociale et sont une véritable poudrière révolutionnaire, la revendication du droit à l'homosexualité n'a rien de révolutionnaire en soi (pas plus que le droit d'être breton ou tchéchène-ingouche. En revanche, la répression des homosexuels et leur persécution sont réactionnaires en cela qu'elles visent à défendre les conditions idéologiques de la soumission à un ordre dont l'assise est patriarcale. Il y a là effectivement un aspect unique important d'identité à la lutte des femmes et sur lequel une jonction des luttes peut s'opérer: l'ordre patriarcalo-phallogratique est mis en question dans nos sociétés contemporaines par la revendication au droit à l'homosexualité. La revendication féministe n'est que partiellement sexuelle: elle est essentiellement refus d'une condition inférieure, d'une sous-humanisation (dont l'aliénation sexuelle n'est qu'une partie). L'émancipation totale des femmes est un but humain général. Seul l'ultragauchisme homosexuel donne l'homosexualité comme une sexualité libérée qu'il oppose à l'hétérosexualité toujours reliée à la procréation et à la loi morale des sociétés de classes, ce qui est un abus grossier, puisqu'au contraire l'histoire de l'amour hétérosexuel est celui d'une lutte perpétuelle contre les lois assurant la procréation dans des conditions sociales précises qui ne tiennent aucun compte de l'amour.

Le droit à l'homosexualité — comme tout droit à la différence, y compris celui d'être breton ou tchéchène-ingouche — est défendu par les marxistes-révolutionnaires et doit appartenir à leur programme de lutte, tandis que c'est au programme fondamental de la révolution socialiste que doit être intégré le féminisme tout entier. C'est le droit général abstrait à la différence, à être seul maître et responsable de sa particularité, de son individualité qui doit appartenir à notre programme fondamental.

Quant au mouvement de libération des enfants, son annonce à grands sons de trompe dans *Rouge* n'est qu'un canular de mauvais goût, la majoration irresponsable d'une expérience limitée qui exigeait au contraire d'être traitée avec discrétion et tact. Toute tentative de transformer les enfants en singes savants révolutionnaires ne peut que les traumatiser gravement, risquer de les couper définitivement de la conscience révolutionnaire

qui ne peut naître pour chacun qu'au propre compte de son expérience. Mais surtout ce doping est une façon pour les adultes de se débarrasser de leurs responsabilités en général, et d'éducateurs en particulier, des plus jeunes humains.

Quant à la folie, la considérer comme un droit et non comme une maladie (ou groupes de maladies) relève d'une irresponsabilité pire encore. L'utilisation de la psychiatrie à des fins répressives (en URSS surtout et, à un moindre degré, par une quantité de régimes différents) ne peut, sans affaiblir la lutte contre celle-ci, être confondue avec certaines méthodes de la psychiatrie bourgeoise dont la critique relève d'autres méthodes et se fait au nom d'une autre conception de la psychiatrie, mais sûrement pas au nom de « pas de psychiatrie du tout ».

La défense des droits des enfants et la lutte pour une autre pédagogie ne peuvent être remises — abandonnées — aux enfants eux-mêmes qui n'ont ni les possibilités d'une conscience claire — vraie — des torts qu'ils subissent, ni les moyens de s'en défendre, lesquelles exigent prise en charge par les adultes de ces problèmes peut-être les plus difficiles de ceux qu'ils ont à résoudre puisqu'il s'agit d'un retour sur leurs propres origines, une réponse, en somme, à la fameuse question : « *Qui éduquera les éducateurs ?* », qui implique en revanche le droit à la parole pour les enfants, le droit d'être écoutés, donc d'éduquer aussi leurs éducateurs.

Pas davantage une psychiatrie orientée vers l'épanouissement humain ne peut être trouvée et imposée par ceux qui craquent sous l'inhumanité sans cesse accrue du monde bourgeois en décomposition. Tout autre chose est d'écouter la parole des névrosés, ce que fait d'ailleurs la psychanalyse authentique qui, toujours, se développe en apprenant de ses « patients ». Dans les deux cas, les rapports d'« autorité » et d'extériorité du « savant » « sachant » et de l'ignorant « su » ne seront pas dépassées par la négation du problème, mais par d'autres rapports entre petits-hommes et hommes développés à d'autres fins que de reproduire des producteurs (ce qui n'est d'ailleurs pas le cas dans la famille nucléaire, et ce qui oblige donc à la considérer autrement que comme l'ennemi fondamental et numéro un), entre ceux qui résistent et ceux qui craquent.

Remarquons aussi en passant que mettre sur le même plan enfants, fous et femmes, est une démarche qui, sous son apparent radicalisme, renvoie les femmes au statut de « mineures » contre lequel elles luttent, alors que le problème, pour elles, n'est pas seulement celui d'un droit à la parole, mais d'un droit à toute initiative, tout comme les minorités, voire majorités ethniques (les Noirs d'Afrique du Sud...) et... le prolétariat lui-même, géant maintenu en minorité légale par la démocratie bourgeoise.

A chaque fois que ces problèmes sont posés dans toute leur étendue, l'évidence s'impose qu'ils ne peuvent trouver qu'à peine des esquisses de

solutions dans la société bougeoise. Le besoin de révolution de la vie quotidienne ne peut être satisfait qu'au travers de la révolution sociale. Vouloir instaurer la vie nouvelle au sein d'une minorité d'avant-garde ne peut, comme les tentatives anarchistes de jadis, qu'aboutir aux caricatures. Vouloir faire l'ange mène toujours à faire la bête. Cela n'est pas dire qu'il faut attendre la révolution pour s'attaquer au « mode de vie », mais de comprendre que la vie « subversive » ne peut être la vie d'une société libérée. L'énergie du besoin d'autre vie doit être tournée essentiellement vers la subversion des conditions sociales qui rendent notre vie « impossible », pour donner sa base objective au changement de la vie. La vie « privée » ne se change pas en vase clos mais dans les vastes mutations sociales où la lutte organisée elle-même est seconde (c'est le bouleversement social spontané dont 1968 est l'épicentre qui donne naissance au MLF qui, en retour, donne, non sans peine et tâtonnements, sa conscience à un nouveau besoin de masse). Ce qu'il faut peut-être retenir de ce point de vue de l'*En vol* de Kate Millett, c'est à quel point la tentative d'envol loin et au-dessus du mouvement des masses se termine en misérable plat-ventre dans la nausée.

Trotsky posait bien le problème et justement à propos des femmes : *« Etablir l'égalité politique de la femme et de l'homme dans l'Etat soviétique, c'est un des problèmes les plus simples. Etablir l'égalité économique du travailleur et de la travailleuse dans la fabrique, à l'usine, au syndicat, c'est déjà beaucoup plus difficile. Mais établir l'égalité effective de l'homme et de la femme dans la famille, voilà qui est incomparablement plus compliqué et qui exige des efforts immenses pour révolutionner tout notre mode de vie. Et cependant il est évident que tant que l'égalité de l'homme et de la femme ne sera pas établie dans la famille, on ne pourra pas parler sérieusement de leur égalité dans la production ni même de leur égalité politique car, si une femme est asservie à sa famille, à la cuisine à la lessive et à la couture, ses possibilités d'agir dans la vie sociale et dans la vie de l'Etat sont réduites à l'extrême (23). »* Dans son fond, tout cela reste vrai, et une certaine exaspération du mouvement des femmes tient d'ailleurs aujourd'hui à l'énormité du hiatus qui sépare la nouvelle conscience féministe et la solidité des mœurs patriarcales aux racines multiséculaires qui ne pourront être extraites que dans le mouvement dialectique d'éducation constamment rectifiée de plusieurs générations d'éducateurs.

De même, comme le racisme, s'il est un instrument d'oppression utilisé consciemment — et selon des techniques minutieusement mises au point — par les exploiters-oppresseurs, n'en a pas moins donné naissance à une dimension profondément ancrée de la psychologie des masses — racisme antisémite dans les pays slaves, racisme antinoir aux Etats-Unis, racisme anti-arabe chez nous —, le « racisme » anti-homosexuel est

profondément populaire et demandera un long temps pour totalement s'extirper.

C'est pourquoi il est parfaitement inadéquat — et pour tout dire ultra-gauche — de faire porter à crime aux organisations révolutionnaires de ne pas mettre au premier plan de leur action et de leur agitation la dissolution immédiates des mentalités. Ce n'est qu'au travers de l'action révolutionnaire que, lentement, elles sont sapées.

Il ne suffit pas de dénoncer pour convaincre. Nous le savons fort bien sur le terrain politique où la notion de transition, fondée sur le primat de l'expérience, nous sépare de presque toutes les autres organisations révolutionnaires. Mais nous semblons trop souvent l'oublier sur le plan de la vie sociale, de la vie quotidienne, où c'est pourtant dix fois plus vrai en cela que l'effort porte là sur des comportements bien plus enracinés. Dénoncer est comme couper la mauvaise herbe : la racine subsiste et la plante repousse plus drue. Dénoncer violemment peut même avoir un effet inverse au but poursuivi. Que d'ouvriers sérieux ont été repoussés de la politique révolutionnaire par l'agitation gauchiste qui les heurte au plus sensible de leur conditionnement inconscient — et le plus souvent au nom de principes abstraits, absolus et donc aussi faux que ce qu'ils dénoncent quoique inversement — et qu'une propagande pédagogique, progressive, patiente, transitoire dans ses objectifs, aurait amené d'eux-mêmes à des conclusions radicales, peu auparavant scandaleuses pour eux, et sans doute assez différentes du schéma projectif des propagandistes.

## Révolution et poésie

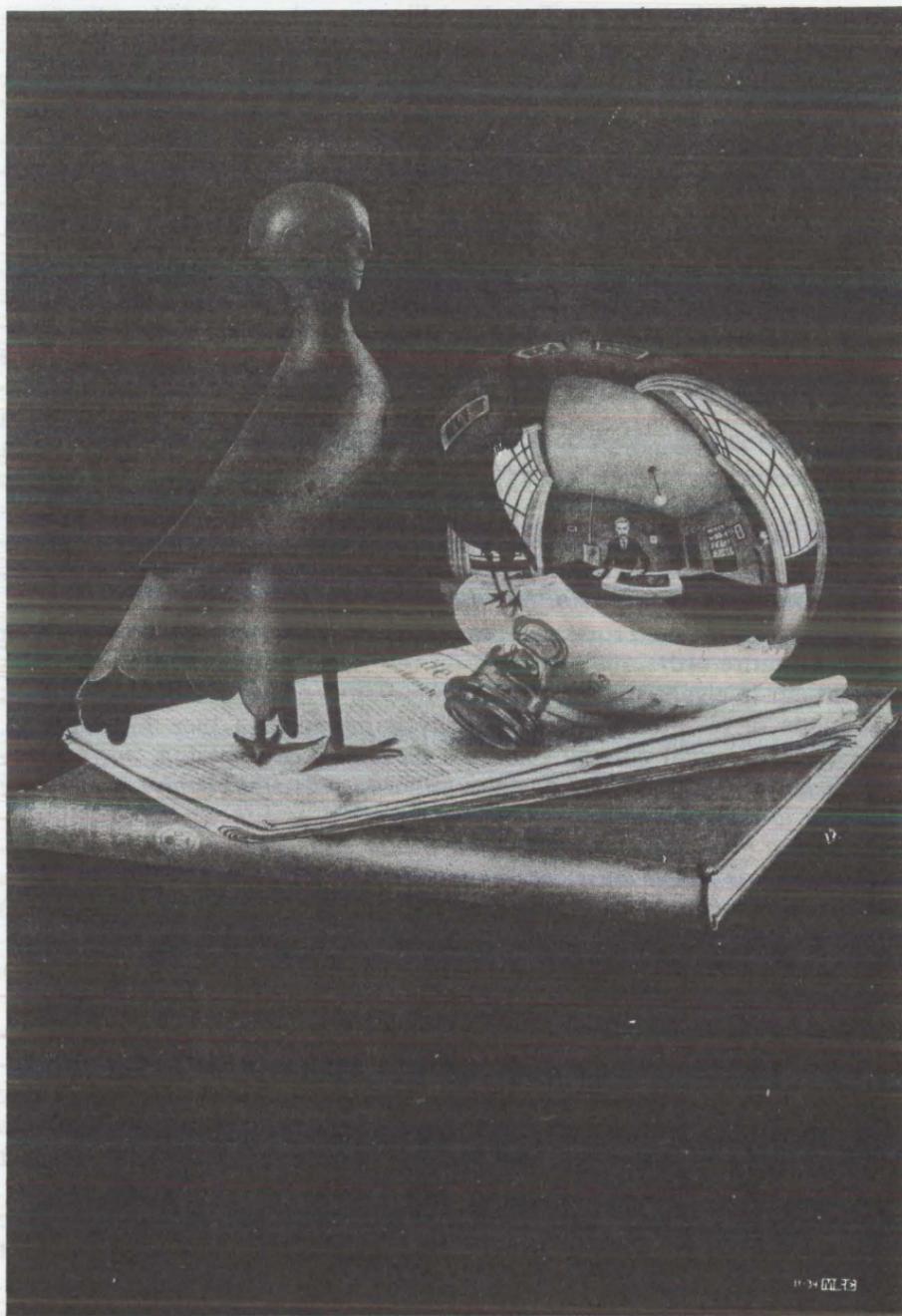
A tout le moins, sommes-nous plus avancés que nos prédécesseurs quant au programme du « Changer la vie » ? Quant au niveau de profondeur où il faut porter la révolution ? Sommes-nous moins « politistes » ? Intégrons-nous mieux l'exigence des poètes à notre lutte ?

L'accusation d'une part de responsabilité morale, de Lénine et de Trotsky, dans la mort de Maïakovsky — fût-ce seulement par incompréhension de ses exigences de vie — rapproche singulièrement tout à coup A. B. et D. A. de ceux qui fondent allégrement bolchevisme et stalinisme. A. B. et D. A. écrivent : « *Ce que Lénine et Trotsky ont toujours subodoré chez Maïakovsky, comme un puissant relent de révolutionnarisme anarchisant petit-bourgeois, c'est ce qui fait aujourd'hui irruption au cœur de la crise du militantisme : l'impossibilité de surmonter la béance entre l'existence « privée » et l'engagement le plus profond soit-il dans la pratique politique...* » Cette phrase implique d'ailleurs un autre amalgame qui, s'il est second, n'en sert pas moins d'articulation au premier : celui qui lie la

critique de Maïakovsky par Trotsky à l'incompréhension de tout l'art moderne de son temps de la part de Lénine. Cette incompréhension, ce dernier la reconnaissait volontiers, modestement. Nathan Altman raconte que tandis qu'il travaillait à son buste, Lénine lui demanda de lui montrer des revues futuristes. « *Il les regarda attentivement, puis me dit sans aucune ironie : je n'y comprends rien : mais évidemment, c'est pour des spécialistes.* » Et le même artiste commente : « *Il n'avait guère de connaissances artistiques* (24). » Sa lettre contre *150 000 000* — qui, rappelons-le, ne demande pas qu'on ne l'imprime pas, mais qu'on en limite le tirage, ceci se passant dans une époque de pénurie extrême de papier et de moyens d'impression que nous ne trouvons jamais évoquée dans les nombreux textes qui font mousser ce « scandale préstalinien » — n'implique que sa propre responsabilité. On n'a d'ailleurs aucun signe qu'elle ait traumatisé Lounatcharsky, et pas davantage Maïakovsky qui n'en continua pas moins à se comporter en ardent champion du bolchevisme (à tel point qu'aujourd'hui il y a une exaltation fort douteuse de Maïakovsky contre ses contemporains et certains modernes de la part de staliniens mal repentis et de jeunes demi-staliniens. Pliouchtch écrit : « (...) *Ermilov, qui organisa la persécution de Maïakovsky, utilisa ce même Maïakovsky comme idole afin de mieux jouer son rôle de censeur de la forme et du contenu* »).

Les critiques de Trotsky à l'égard de la poésie de Maïakovsky sont d'un tout autre ordre que l'indignation béotienne de Lénine. En gros, elles portent sur le gigantisme du poète comme moyen manqué de se mettre au niveau de la révolution. Mais Trotsky comprenait si bien Maïakovsky, qu'il admirait, qu'il pouvait écrire : « *Le Nuage en pantalon, poème d'un amour malheureux, n'est-il pas son œuvre la plus significative sur le plan de l'art, la plus audacieuse et la plus prometteuse sur le plan de la création ? On a même de la peine à croire qu'un morceau d'une force aussi intense et d'une forme aussi originale ait été écrit par un jeune de vingt-deux, vingt-trois ans. Guerre et Univers, Mystère-Bouffe, et 150 000 000 sont beaucoup plus faibles, pour la raison que Maïakovsky a quitté son orbite individuelle pour tenter de se mouvoir sur l'orbite de la Révolution.* » (*Littérature et Révolution.*)

Cette appréciation d'un auteur vivant, type de critique « constructive », change devant la tombe du poète où il s'agit pour Trotsky de prendre une première mesure d'une œuvre, hélas ! terminée. Il est clair que notre lecture, cinquante ans après, Maïakovsky étant devenu une des faces de la révolution aux prises maintenant avec l'histoire et la légende, ne peut plus être identique à celle d'un observateur de l'art en train de se faire. Mais D. A. et A. B., en mobilisant le suicide de Maïakovsky au service de leur thèse, nous en suggèrent une détermination essentiellement privée et passive. Or on ne peut être évasif sur le compte des causes de cette mort. Nous l'avons toujours tenue, nous trotskystes, au contraire de ce que sug-



11-3-00-73

géraient ou disaient ceux qui faisaient profession d'essuyer inlassablement le sang des crime staliniens — au premier rang desquels ses « amis » Aragon et Elsa Triolet —, comme liée au désespoir de la dégénérescence bureaucratique de l'URSS, au lourd climat terroriste régnant sur les lettres et les arts. Il est vrai que l'on ne se suicide pas pour de pures causes politiques. Même Joffé était gravement malade. Maïakovsky ne s'est pas suicidé en raison d'une insuffisance de la révolution de la vie quotidienne dont Lénine et Trotsky n'auraient pas compris le caractère tragique. « *La barque de (sa) vie s'est brisée contre la vie quotidienne* » ! Oui, mais en cela que la contre-révolution (politique) stalinienne jetait bas les conditions mêmes de la révolution culturelle appelée par Lénine et Trotsky. Le poète qu'était Maïakovsky portait une vérité en quelque chose différente de celle qu'énonçaient Lénine et Trotsky (le contraire serait d'ailleurs renvoyer la poésie au luxe et à la distraction), mais complémentaire de la leur — et Trotsky le comprenait fort bien. Mais suggérer une opposition est s'engager sur une pente glissante. C'est à ce point que la rupture peut devenir inversion. La suggestion met d'ailleurs ce suicide hors de son moment historique ; elle met entre parenthèses le fait d'histoire que ce sont d'abord des « politiques » qui ont « *cessé de pouvoir vivre* (25) ». Le témoignage des écrits de Maïakovsky et celui de sa mort sont d'une valeur considérable, mais dans la parfaite cohésion avec la lutte politique antistalinienne. Quand, en plus, cette mort est « interprétée » comme protestation contre des conditions où l'amour ne peut pas être « *vécu comme absolu déchirement* », la tentative d'associer Maïakovsky avec « *le romantisme noir* » d'un certain gauchisme moderne passe les bornes de la décence, car, à l'inverse, c'est le déchirement de l'amour qui condamne pour Maïakovsky la société soviétique des années trente comme invivable.

Les auteurs de « Notre génération », pour nous convaincre, auraient dû nous montrer qu'en tant que révolutionnaires d'aujourd'hui, nous réalisons mieux que les bolcheviks la fusion de la lutte sur le champ politique et l'élan de la poésie et de l'art modernes révolutionnaires (à reconnaître d'abord, ce qui ne paraît pas réalisé, à la lecture, en particulier, des pages « culturelles » de *Rouge*).

La démonstration est malheureusement impossible, et si nous n'en sommes pas seuls responsables, nous n'avons à coup sûr pas de motifs de nous faire les censeurs de nos prédécesseurs.

## Pour conclure

Au terme de cette discussion de l'article de D. A. et A. B. nous retrouvons pour la seconde fois le problème de la conception léniniste du

parti. Nos auteurs (p. 29 et 30) rappellent d'abord la notion de « cohorte de fer », de « parti d'acier ». Ce serait là l'essentiel du parti léniniste ! Puis, ils posent une belle antinomie insurmontable, baptisée par eux contradiction quoiqu'elle n'ait rien de dialectique : d'un côté, le parti léniniste — tel qu'ils le définissent — demeure indispensable, mais, de l'autre, c'est une institution bourgeoise, porteuse de valeurs bourgeoises jusque dans son opposition aux institutions bourgeoises, qui n'échappe donc pas à la crise des institutions et des valeurs. Cette crise en ce qui concerne le parti, devons-nous la freiner ou l'accélérer ? Plutôt que de répondre à cette question, ils ont fui bien vite vers des considérations sur la morale sexuelle de Lénine.

Pour nous, ce qui est en crise, c'est l'hyperléninisme, la mythologie du « parti d'acier ». Nous ne sommes pas des nains qui devons nous humilier devant les armures de géants de nos ancêtres. Le parti bolchevik a fait la plus colossale révolution de l'histoire, mais il s'est effondré rongé par l'offensive intérieure des rats puants de la bureaucratie stalinienne. Ses structures et méthodes ne seraient guère aptes à faire face aux types de manipulation et de répression modernes, pas plus qu'il ne saurait encadrer le prolétariat étendu et cultivé de nos métropoles. L'hyperléninisme va donc en sens inverse de l'adaptation du léninisme dont il n'est que la projection métaphysique et la grinçante caricature. Mais le léninisme, lui, c'est-à-dire la dialectique intégrale, matérialiste, appliquée aux principes et systèmes d'organisation, reste plus nécessaire que jamais. A cause de la centralisation non pas tant de l'Etat, comme le disent nos auteurs, que du capital : centralisation du capital dont celle de l'Etat n'est que l'expression et qui tend à laisser les travailleurs atomisés, désarmés, mystifiés. Comme cette centralisation va croissant, la nécessité du léninisme, dans sa conception la plus rigoureusement internationaliste, va croissant elle aussi, de façon directement proportionnelle.

Cette nécessité croissante est-elle contradictoire, fondamentalement, avec la crise des valeurs bourgeoises ? Non. Il serait temps de se rendre compte que le léninisme était déjà, dès le début, dès *Que faire ?*, fondé sur la crise des institutions et valeurs bourgeoises, fondé sur l'écart entre les aspirations des masses telles que le capitalisme a puissamment contribué à les faire lever et telles qu'il les étouffe.

Cette double question de la nécessité et de la nature du léninisme, dont il est bien clair qu'elle doit s'approfondir au fur et à mesure de l'approfondissement de la crise multiforme de l'impérialisme, est au centre de nos préoccupations actuelles. Nous en avancerons encore quelques thèmes.

Dans ses *Questions du mode de vie*, Trotsky établit le double registre connoté par le terme « politique ». La politique est à la fois séparée et indissociable du reste de l'existence : elle est en elle-même un va-et-vient en-

tre les préoccupations quotidiennes et la question du pouvoir de classe. Quand Lénine écrit, quand Trotsky commente la notion de « politique, économie concentrée », il faut prendre « économie » au sens le plus large : conditions de la production matérielle de l'existence et « politique » à ses deux niveaux distincts et inséparés.

La politique doit au contraire être considérée comme à la fois séparée et non séparée (indissociablement et contradictoirement) de l'ensemble de l'existence. Le problème central du pouvoir n'a de sens si ce n'est comme moment — privilégié — de la solution des problèmes de la vie quotidienne.

La question centrale du pouvoir, comme enjeu de la lutte des classes, n'est pas un élément qui serait premier dans l'ordre successif de nos préoccupations et dont les problèmes « quotidiens » ne doivent pas nous détourner comme les contingences terrestres du salut de nos âmes. Mais elle est plutôt, pour ainsi dire, l'axe de nos tâches, de l'agencement de nos luttes qu'elle structure. Car le pouvoir du capital n'est pas non plus purement « politiste », il s'étend en multiples tentacules de pouvoirs jusqu'au plus profond de la vie quotidienne, et c'est ce qui rend si dérisoires tous les réformismes, parlementaristes et légalistes. C'est pourquoi aussi le problème du pouvoir ne pourra être résolu par les masses que lorsqu'elles se le poseront comme problème de prise en charge de toute leur vie. C'est donc pourquoi, enfin, notre problème est aujourd'hui celui de la structuration des revendications et luttes dans la lutte générale pour le pouvoir prolétarien, les fronts séparés retrouvant leur unité supérieure.

De la même façon, l'organisation révolutionnaire, l'organisation qui s'efforce en permanence de poser le problème du pouvoir, est à la fois séparée et non séparée de l'ensemble de la lutte de classes, qui se ne pose pas le problème en permanence. Le parti n'est pas un organisme indépendant comme il faut que la classe le soit. Il doit se trouver au sein de la classe comme le système nerveux dans le corps, s'y nourrir, s'y développer et remplir une fonction très précise (mais très complexe) de redistribution de l'information utile : il focalise et répercute les expériences de la classe, afin de réorganiser le comportement des travailleurs, de l'adapter à leur combat nécessaire. Le rôle de l'avant-garde est d'organiser, de structurer, de rendre cohérents, systématiques, les éléments diffus du comportement politique des masses qui tendent vers une conduite révolutionnaire, d'en restituer le sens historique.

Mais il faut dépasser, en l'intégrant, l'image très forte de Trotsky, mais quelque peu mécaniste si on la coupe de son contexte, sur le piston (le parti) et la vapeur (l'activité des masses). Les deux éléments ne sont pas hétérogènes : d'ailleurs, le propos de Trotsky était de montrer leur caractère indissociable. En fait, nous avons à utiliser la vapeur pour forger le

piston : le parti se forme en commençant à remplir son rôle, à focaliser les expériences de la classe. L'organisation est l'amorce du parti implanté, le facteur de l'émergence/développement (plutôt que de la « construction ») de la conscience de classe révolutionnaire. Le parti se développe en commençant à interpréter pour les masses leur auto-activité. Il ne s'agit ni de leur dire ce qu'elles doivent faire ni d'écouter d'elles ce qu'elles veulent faire, mais de « jeter un pont » entre les deux. Tout le problème est celui de la construction de la grille d'interprétation de cette réalité très subjective qu'est la formation de la conscience de classe : que valent les « acquis » et comment les réinvestir ? Or, c'est la classe elle-même qui en dernière analyse, détient la solution.

C'est pourquoi, si l'on insiste unilatéralement sur le caractère séparé de « l'institution » qu'est le parti par rapport à l'ensemble de la société, sur son caractère institutionnel, il y aura d'une manière ou d'une autre bureaucratisme, on en viendra à oublier la raison d'être de l'organisation et à en faire une fin en soi, coupée de la nécessité historique. Le « totalitarisme » est la rançon de l'oubli de la totalité.

Le parti est à la fois l'expression d'une volonté de classe qui se construit et le reflet très contradictoire d'une société déchirée, à la fois l'amorce d'un sujet collectif et d'une institution d'un genre un peu particulier.

Collectif de sujets et amorce de sujet collectif, il affronte, à la puissance *n*, les problèmes du sujet face aux institutions. Mais il ne semble pas que la crise des institutions puisse l'empêcher de se développer ; au contraire, c'est l'absence d'une telle crise qui le ferait stagner. La crise favorise son affirmation, en ce sens qu'elle accroît sa nécessité comme instrument pour résoudre les problèmes qu'elle pose. Au sujet déconcerté par la crise des institutions et des valeurs, le parti se propose comme une contre-institution porteuse de contre-valeurs.

Contre-institution (ou institution négative), il présente aussi, c'est inévitable, des traits d'une institution directe. Le parti ne vit pas au-dessus des contradictions de classes, il reflète nécessairement, de différentes façons, la contradiction fondamentale : forces productives/rapports de production ; d'où des pesanteurs, des aspects négatifs toujours renaissants comme la mort est toujours présente dans la vie des organismes. Qu'il y ait crise, dans l'organisation, de tout ce qui est, en elle, malsain reflet du monde bourgeois, nul ne doit s'en plaindre. Mais ce n'est pas le léninisme que cette crise atteint. La crise d'une organisation léniniste ne tient nullement à une déteinte sur elle de la crise des valeurs bourgeoises, mais bien plutôt à une insuffisante et/ou inadéquate remise en cause de ces valeurs.

Pour combattre efficacement la société bourgeoise, l'organisation doit s'y adapter. Il y a un aspect, un moment, de nécessaire assimilation des normes bourgeoises, et pas seulement pour la rigueur de la gestion finan-

cière. Mais, c'est justement pourquoi il est tout à fait absurde de présenter le léninisme comme un blindage pour « *échapper aux pressions du milieu* » (p. 29). Le léninisme n'est pas une carapace derrière laquelle on est tranquille. Au contraire, le parti léniniste est organisé de manière à pouvoir répondre (et non échapper) aux pressions du milieu, à pouvoir les élucider, les interpréter, détourner leur énergie à ses fins.

Dans cette institution négative, subversive, la dialectique instituant/institué est particulièrement forte et vive. La retombée dans l'institué, c'est la tendance à la bureaucratisation, devant les pressions du milieu et quand la prise de décision tend à devenir autonome par rapport à la classe.

S'il n'y avait pas en face, comme tendance antagoniste, un mouvement instituant permanent, un effort perpétuel à base d'autocritique (au sens originel, léniniste, du terme), pour réinvestir les « acquis » dans l'expérience pratique de la classe et réciproquement, alors la dégénérescence serait rapide. Il y a nécessité d'une critique institutionnelle permanente du parti par le parti (ce qu'en leur temps Lénine et Trotsky ont su faire aux moments décisifs), qui remette en question, entre autres choses, la conception bourgeoise de l'autorité sans se contenter de l'inverser. C'est dans ce mouvement permanent que le parti se constitue et comme dirigeant et comme intellectuel collectif, élucidant les tâches du prolétariat, sans se substituer à lui mais en anticipant (un pas en avant) sur sa démarche nécessaire. Et, en cela, il est promoteur des valeurs nouvelles, en rupture et en continuité avec celles que les révolutions humaines ont édifiées jusqu'à présent.

**Michel Lequenne**

## Notes Michel Lequenne

(1) Il est de mode de pourfendre tout humanisme. Mais, pour s'en tenir à l'humanisme bourgeois, qui n'est pas le seul, il y a un monde entre le grand humanisme bourgeois naissant dont les théoriciens (pensons à Rabelais, Erasme, Montaigne...) ne dépendent en rien, et pour cause, des diktats découlant de l'exploitation capitaliste, et encore moins des représentants de son pouvoir politique, et l'humanisme dégénéré des idéologies stipendiées du XIX<sup>e</sup> siècle. Les tentatives de conciliation du XVIII<sup>e</sup> siècle entre humanisme et pratique bourgeoise ont volé en éclats au feu de la révolution française.

(2) Renvoyons simplement aux deux volumes publiés chez Maspero, où Roger Dangeville a regroupé des textes sur *les Utopistes* et *Utopisme et communautés de l'avenir* qui montrent à quel point Marx et Engels ne perdaient jamais de vue la vie concrète.

(3) Cf. *Questions du mode de vie* (10/18), en particulier le premier chapitre.

(4) Ainsi en est-il du système amoureux de Fourier, que Marx et Engels appréciaient plus que ses pusillanimes disciples qui le mirent sous cloche, mais dont ils voyaient bien le caractère naïf et mécanique. Mais la science-fiction actuelle est destinée à apparaître comme plus cocasse sur le plan des « modes de vie ».

(5) Prenons un seul exemple, dans un domaine à première vue inoffensif : le costume. Le costume bourgeois du XIX<sup>e</sup> siècle est, naturellement, largement irrationnel et s'explique d'abord par sa symbolique. Le costume masculin est de couleurs neutres ou sombres qui disent l'économie, le sérieux, la morale. Ses formes géométriques — cylindres des pantalons et chapeaux hauts de forme, angles droits des vestons, des redingotes, etc. refusent la nature, le corps (la sexualité) et se rapprochent des formes rationnelles industrielles. Rompre avec ces normes peut entraîner scandale (le gilet « cerise » de Théophile Gautier à la

« bataille » d'Hernani). Comment va s'habiller le révolutionnaire ? Proudhon met de temps en temps une blouse démagogique pour jouer à l'ouvrier (cf. le tableau de Courbet), mais Marx n'est pas comme lui parmi les « siens ». Pour être écouté, il doit être le « D<sup>r</sup> Marx » et ne serait pas reçu au British Museum sans redingote. Il doit rester à la maison quand il a été obligé de la mettre « au clou ». Pour une femme c'est pire, et l'on sait que les pantalons de George Sand, malgré sa gloire, déchaînent contre elle des tempêtes de grossières ironies, de caricatures et d'insultes. Le révolutionnaire devrait-il rompre avec l'arbitraire bourgeois sous prétexte de lutte sur tous les fronts ? Ce serait absurde car il entamerait son crédit pour des luttes plus urgentes, plus fondamentales. La fantaisie vestimentaire permettrait de le ranger parmi les « bizarres », autant dire les fous, ceux dont se moque le dialogue *Dupont et Durand* de Musset.

Sommes-nous plus libres de notre apparence vestimentaire ? La hardiesse sur ce plan — qui vient, notons-le du mouvement de masse et non de l'avant-garde — trouve sa mesure-limite dans le fait que Gluksmann porte à la télé la chevelure et les pulls « 68 » (le ton traînant aussi) et les fait récupérer ainsi avec sa « philosophie » par la droite.

(6) Un rédacteur de *Rouge* n'a pas hésité à « définir » le romantisme comme idéologie de la bourgeoisie et de le taxer tout entier de réactionnaire, c'est-à-dire d'envoyer Hölderlin, Stendhal, Hoffmann, Balzac, on en passe, griller avec les romantiques effectivement réactionnaires dans l'enfer prolétarien où feu Mao Tsé-toung avait déjà jeté Shakespeare. Il est vrai que c'est le même rédacteur qui enseignait que « deux ne fusionnent pas en un ».

(7) Nous ne résistons pas à recopier les passages suivants de la lettre de Marx à sa femme, en date du 21 juin 1856 (*Correspondance*, t. IV, p. 312 et suivantes) : « Je t'écris de nouveau parce que je suis seul et que cela me gêne de ne poursuivre de dialogues avec toi que dans ma tête, sans que tu en saches rien, sans que tu puisses me répondre. (...) De tous mes calomniateurs, de tous mes ennemis pleins de fiel, s'en est-il trouvé un seul pour m'accuser d'avoir une vocation de jeune premier dans un théâtre de seconde zone ? Et pourtant c'est vrai. Si ces gredins avaient eu de l'esprit, ils auraient fait une caricature représentant, d'un côté les « rapports de production et de circulation » et de l'autre, ton serviteur, à genoux, à tes pieds. Voyez ce tableau et voyez cela ! auraient-il écrit en dessous. Mais ce sont des idiots et ils le resteront in seculum seculorum. (...) Je me sens à nouveau un homme parce que j'éprouve une grande passion ; au contraire, la dispersion où nous entraînent les études et le culture modernes, le scepticisme qui nous fait critiquer toutes impressions subjectives et objectives sont vraiment de nature à nous rendre mesquins, faibles, grincheux et irrésolus. Mais l'amour, non pas l'amour de l'homme de Feurbach ou du métabolisme de Moleschott, ou du prolétariat, mais de sa bien-aimée et singulièrement mon amour pour toi, fait à nouveau de moi un homme. »

Ils n'avaient alors que treize ans de vie commune derrière eux ! Mais leur fille Eleanor évoque leurs relations peu avant leur mort, à une année à peine de distance, l'un de l'autre : « *Le Maure* (Marx) allait mieux. Je n'oublierai jamais le matin où, sentant ses forces revenir, il alla dans la chambre de ma mère. Quand ils étaient ensemble, ils retrouvaient leur jeunesse — deux amoureux au seuil de la vie — ce n'était plus un vieillard accablé par la maladie ni une vieille femme agonisante qui allaient être séparés à jamais. » (*Reminiscences of Marx and Engels*, cité par E. Fromm, *la Conception de l'homme chez Marx*, Payot)

(8) Parnell, leader populaire du nationalisme irlandais fut abattu par la dénonciation de sa liaison « adultère » avec la femme d'un certain capitaine O'Shea.

(9) Autre tarte à la crème du gauchisme actuel : la lettre de Marx à Lafargue en réponse à sa demande en mariage de Laura Marx, s'inquiétant de ses revenus et de sa capacité à « faire vivre » sa femme. Tous nos gauchistes, et singulièrement la variété féministe, y lisent un souci bourgeois « d'établissement » de sa fille. Une lecture dans le « contexte » de la correspondance et sans lunettes anachroniques permet d'y lire le souvenir cuisant de la misère infligé à Jenny, la douleur écrasante de la mort des enfants dans les taudis londoniens, sans argent pour payer le médecin...

(10) Dans cette conception, il y a sans doute quelque « victorianisme » du militantisme ouvrier ante-freudien, répétant contre la bourgeoisie la condamnation morale que celle-ci avait portée contre la corruption de l'aristocratie et impliquant — aussi chez Serge, une condamnation de l'homosexualité. Mais il y avait surtout et d'abord fuite héroïque dans l'ascétisme, exaltation d'un mode de vie subi, de par les conditions de la lutte, dans la souffrance.

(11) Fourquet, *l'Idéal historique*, 10/18, 1976.

(12) Freud, *Malaise dans la civilisation*, PUF, 1973.

(13) Marcuse, *Eros et civilisation*, éditions de Minuit, 1971.

(14) Erich Fromm semble bien avoir posé quelques jalons sur cette voie. Cf. notamment son recueil, *la Crise de la psychanalyse*, Médiations, Denoël-Gonthier, 1973 ; plus particulièrement p. 144-174. Cf. aussi son ouvrage sur l'agressivité ; celle-ci est au cœur du problème des répressions, puisqu'elle en est aussi bien l'objet que le produit. D'autre part, une critique de Fromm est faite par Marcuse en postface d'*Eros et Civilisation*. Nous aurons à revenir une autre fois sur cette question décisive.

(15) Trotsky, *Leur morale et la nôtre*, coll. Libertés, Pauvert. Et c'est le sens de la lettre d'Engels à Lafargue, en 1884 (citée par Colletti, *Politique et Philosophie*, éd. Galilée, p. 34) : « Quand on est homme de science, on n'a pas d'idéal à réaliser, on élabore des résultats scientifiques et quand on est par-dessus le marché homme de parti, on combat pour les mettre en pratique. » Dans son comportement, le militant n'a pas à se référer à un « idéal » abstrait tombé on ne sait d'où, mais à une conception scientifique de l'évolution sociale et à une prise de parti dans la lutte des classes.

(16) B.Charlot, *la Mystification pédagogique*, Payot, 1976.

(17) René Lourau, *l'Analyse institutionnelle*, éditions de Minuit, 1976. Dans la Postface 1976 de ce livre, Lourau écrit, se défendant de se ranger au côté des « théoriciens patentés de la révolution » : « Théoriser, n'est-ce pas créer peu ou prou ce dispositif panoptique dont Foucault a montré l'importance ? Voir sans être vu, contrôler sans en avoir l'air, surveiller, punir, tels sont implicitement les objectifs de la théorie, tout comme ceux, avoués, de l'architecte des prisons conçues selon le dispositif panoptique (un seul gardien, ou même une absence de gardien, dans une tour centrale, et un cercle de cellules dont les occupants sont sans arrêt sous le regard réel ou imaginaire du gardien). » Il est vrai que l'esprit de système, momification de la théorie quand elle n'est pas correctement réinvestie dans la pratique, aime bien mettre les faits têtus en prison ; mais de là à nier la nécessité de la théorie comme moment du processus global...

(18) F. Engels, *De l'autorité*, (Marx et Engels, *Oeuvres choisies*, Moscou, t. 1, p. 682) : « Une révolution est certainement la chose la plus autoritaire qui soit. » Mais il précise bien

qu'il s'agit de l'autorité technique du groupe sur ses membres, et non d'une autorité hiérarchique. Le livre de base sur la question reste bien entendu Lénine, *l'Etat et la Révolution*, 1917, malheureusement inachevé, que complète le recueil *Lénine, le prolétariat et sa dictature* (10/18). Là encore (cf. note 15), il ne s'agit pas d'affirmer la supériorité morale abstraite des conceptions léninistes, mais leur plus grande efficacité pratique. Le pouvoir révolutionnaire du prolétariat est infiniment mieux assis quand l'ensemble des travailleurs et des travailleuses en chair et en os l'exercent effectivement !

(19) Cf. ses *Mémoires*, à paraître aux *Lettres nouvelles*, et dans *la Mort de Léon Sedov*, film de Corinne Rapaut, Michel Wichard et Michel Lequenne.

(20) Victor Serge qui, dans *Ville conquise*, sous les traits de Rijk, peint les pulsions amoureuses douloureusement refoulées du bolchevik coincé dans l'engrenage de la révolution.

(21) *La Révolution permanente, et Littérature et Révolution*.

(22) Cf. *le Troisième Age du capitalisme*, 10/18, t. 1 p. 402 et suivantes.

(23) *Questions du mode de vie*, p. 75-76.

(24) *Bifure*, (rééd. J. M. Place), n° 2, p. 152, (1929). Notons qu'un gros effort est fait aujourd'hui pour édifier Lénine en théoricien de l'art et de la littérature. Il s'agit d'une des multiples faces de l'opération de dégagement en marche arrière du « réalisme socialiste » stalinien évitant la filiation marxiste authentique Marx-Engels-Trotsky, vers les recherches modernes, de ceux que Perry Anderson appelle les « marxistes occidentaux ».

(25) Le suicide de Joffé est de 1927. En 1929, toute l'Opposition de gauche est en isolateurs.

de la part de l'Etat... (text is extremely faint and illegible)

(15) Ce... (text is extremely faint and illegible)

(16) Ce... (text is extremely faint and illegible)

(17) La... (text is extremely faint and illegible)

(18) Ce... (text is extremely faint and illegible)

(19) Ce... (text is extremely faint and illegible)

(20) Ce... (text is extremely faint and illegible)

(21) Ce... (text is extremely faint and illegible)

**cahiers de la taupe**



La lutte des "biba" (Maurice Tablé ronde)  
Métal Standard - 27 mois d'occupation  
PC - PS - PO - PE

n° 20 février 1978, 6 francs

Vient de paraître

- 6 F. Abonnements : 10 numéros : 50 F. Chèque à l'ordre des Editions de la Brèche, 99, rue de l'Ouest, Paris XIV<sup>e</sup>. En vente à la Librairie rouge, auprès des militants et dans trente librairies parisiennes.

Vient  
de  
paraître

aux éditions La Brèche

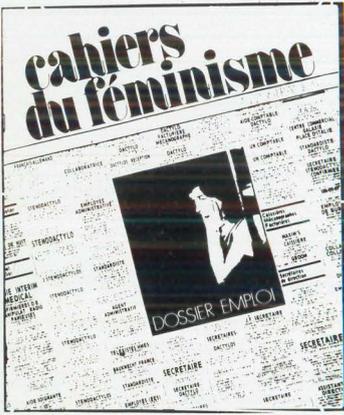
**ce qu'est l'O.C.I.**

jean marie freyssat  
michel dupré  
françois ollivier

«débats»   
éditions de la taupé rouge 10

- 156 pages, 12 F. Pour toute commande : Librairie rouge, 10, impasse Guéméné, Paris 75004. Chèque à l'ordre de la SIE.

**cahiers du féminisme**



DOSSIER EMPLOI

au sommaire : dossier emploi salaire ménager. LIP. Espagne, le numéro 6 F. Abonnement : 10 numéros 60 F.

**révolution et contre révolution en espagne**

Felix Morrow (1936 1938)



éditions la brèche

« la meilleure analyse marxiste de la révolution espagnole » (Ernest Mandel) 256 p. 39 F, en librairie

diffusion FEDEROP.

